MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 132. — Décembre 1895

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN.

LETTRE DU R. P. RAPET A Mgr PASCAL.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Peu de jours après la clôture de la mission, je m'étais rendu auprès de nos bons Indiens du lac Canot ; tous ensemble nous avions offert nos plus ferventes actions de grâces au Sacré Cœur de Jésus qui nous a tant aimés; nous avions aussi invoqué la bienheureuse Marguerite-Marie, et du fond de l'âme, nous l'avions remerciée pour les grâces sans nombre qu'elle ne cesse d'attirer sur cette chère Mission placée sous sa protection.

Me séparant ensuite de ce sanctuaire aimé à l'ombre duquel vivent de bons Indiens dont la conduite fait honneur au zèle de nos dévoués prédécesseurs, je reprends le chemin de la chère Ile-à-la-Crosse qu'il faudra quitter

trop tôt, hélas ! pour entreprendre cette fois un bien long voyage : « Vous êtes envoyé au lac Caribou, » me disent notre cher P. JOUAN et nos bons Frères qui m'attendent au débarcadère... J'ouvre alors avec une certaine appréhension et d'une main tremblante, contre mon habitude, la lettre de Votre Paternité.

La nouvelle n'est que trop vraie ; il faut partir pour la Mission Saint-Pierre.

Vous dirai-je, monseigneur, toutes les larmes que j'ai dû verser ? Pourquoi donc par excès de bonté avoir pensé au plus indigne de vos enfants pour lui confier une Mission si importante et si délicate ! Quel sacrifice pour moi et surtout quelle croix pénible pour ces bons et dévoués missionnaires qui attendent là-bas, entourés de leurs ouailles, la première visite de leur père et de leur pasteur !

La seule pensée propre à me consoler dans une mission si inattendue, c'est de rendre un petit service à Votre Grandeur à qui je me dois tout entier. Les bénédictions et les prières de Votre Paternité me réconfortent. Fallût-il aller au bout du monde, je serais prêt à le faire. Je vais donc me hâter d'exécuter, autant que cela dépendra de moi, ce qui m'est prescrit par l'obéissance.

Je dis un dernier adieu à mon bien cher *socius* et à mes Frères dévoués, à nos bonnes Religieuses groupées sur le rivage et entourées des enfants de l'école, et à tous nos chers chrétiens qui sont là debout, pour me souhaiter un heureux voyage. Il est midi ; nos deux embarcations fendent l'onde avec rapidité, et bientôt nous n'entrevoyons plus derrière nous qu'une petite ligne noire : c'est le rivage aimé qui disparaît à nos regards. Je redis déjà ces paroles de l'itinéraire, *et demum incolumes ad propria redeamus*, sans oublier toutefois le *quo pergimus locum*. De fait, après un petit arrêt dans

l'après-midi, notre canot filant avec une vitesse prodigieuse, nous stoppons à la nuit tombante à environ 30 milles de la Mission. Le lendemain, nos gens sont sur pied de bonne heure, et nous arrivons de grand matin à un camp de Montagnais dont les tentes sont montées sur les rives du lac Chagonan ; ces braves gens nous promettent force prières, et malgré la pluie et le vent nous nous éloignons d'eux pour arriver bientôt à l'entrée du grand fleuve Churchill ou rivière aux Anglais. Ses eaux vont se déverser dans la baie d'Hudson après un parcours d'environ 900 milles. Nous allons suivre pendant six ou sept jours le cours de cet immense fleuve que Votre Grandeur a parcouru lors de sa première visite pastorale. Pourquoi ne m'est-il point donné de me trouver aujourd'hui même en compagnie de Votre Paternité et de la suivre partout où elle irait? Oh! dès lors, le voyage se ferait non seulement sans fatigue, mais il me comblerait de bien douces consolations...Descendant le courant à toute vitesse, nous entendons bientôt les mugissements du rapide Grand-Sonnant que nous évitons en portant sur nos épaules armes et bagages, opération qu'il faudra recommencer, paraît-il, environ trente fois. Après avoir sauté quelques petits rapides, nous nous arrêtons dans l'après-midi pour prendre un peu de réfection près des cascades du rapide la Paix ; là, tout en dégustant une tasse de thé, nous pouvons contempler à loisir les grandes vagues écumantes qui se culbutent les unes les autres pour se précipiter ensuite, avec un fracas extraordinaire, en bas de la cascade qui marque le pied du rapide. Quelques minutes encore et nous rentrons dans le lac Primeau. Nous rencontrons un camp de sauvages que nous saluons en passant! Ces braves gens me promettent de bien prier pour nous, et nous les quittons après avoir échangé une chaude poignée de main pour

aller monter nos tentes à l'extrémité sud du lac. Le lendemain, le courant nous entraîne dans les rapides Croche et du Genou, qui ne sont pas des moins dangereux. Arrivés à la dernière cascade, nous voyons en face de nous une humble croix qui nous dit : « Ici reposent les corps de pauvres voyageurs morts accidentellement dans le rapide. Priez pour eux ! » Nous récitons un *De profundis* et remercions Dieu qui nous a préservés de tout danger; puis nous nous engageons dans le lac du Genou pour arriver à la rivière Épinette, où je trouve un bon groupe de nos chers chrétiens. Ils se confessent pour s'approcher le lendemain de la sainte table. Après avoir dit la sainte messe et fait un baptême, je me remets en marche, *grandis enim nobis restat via*, et notre frêle nacelle ne tarde pas à rentrer dans les eaux du lac des Sables. C'est ensuite le rapide Serpent dont les eaux s'engouffrent entre deux grandes montagnes. Nous descendons à une allure vertigineuse parmi les vagues et les écueils, et nous abordons, quelques instants après, au détroit de la rivière Souris, d'où nous repartirons demain pour le lac des Épingles. Pour le quart d'heure, nous voici campés sur les rives du lac Serpent ; figurez-vous, monseigneur, que d'ici nous pourrions facilement, en quatre jours, arriver à la chère ville de Prince-Albert et nous jeter à vos genoux... Il serait presque urgent, si faire se pouvait, d'établir tout près d'ici une petite Mission ; un bon noyau de fidèles se grouperaient bien vite autour du missionnaire qui, avec l'aide de Dieu, opérerait dans très peu de temps beaucoup de conversions ; car les sauvages établis en deçà du fort Stanley, distant d'environ 85 milles, veulent pour la plupart se donner à nous. Puisse la divine Providence nous fournir les moyens de recevoir dans nos bras et de lui offrir ces âmes qui crient vers nous du milieu de l'erreur ! C'est le cas de répéter une fois de

plus : *Filii petierunt panem et non erat qui frangeret eis.*

Après avoir célébré la sainte messe afin qu'il plaise à Dieu de réaliser mes désirs, nous plions bagage une fois encore et prenons le large pour nous diriger vers le lac des Épingles, que nous atteignons bientôt. Notre canot file rapidement et je rêve tout éveillé... En côtoyant le lac, nous apercevons de temps en temps de grandes troupes de pélicans : on dirait des îles flottantes et resplendissantes de blancheur ; parfois, lorsque leurs grandes ailes sont étendues, on croirait voir des navires dont les voiles sont gonflées par le vent. Doux et aimables pélicans qui êtes entourés par la légende d'une auréole de gloire et d'honneur, soyez bénis ! Car par votre tendresse, vous nous rappelez le Divin Pélican qui nous purifie par son sang trois fois saint et nourrit nos âmes... Des hirondelles passent au-dessus de nous, fendant les airs de leurs ailes rapides et émigrant vers des régions plus douces. Gentils petits oiseaux, emportez dans vos plumes soyeuses mes vœux et mes souhaits vers un père tendrement aimé, et si, traversant les mers, vous prenez votre vol vers la patrie si chère, dites alors dans votre doux gazouillement, aux parents et aux Frères de là-bas, notre amour et notre reconnaissance ! Mais voilà que la voix puissante 'une grande chute m'arrache à des rêves enchanteurs ! Nous voici au triple rapide des Épingles. Nous sommes obligés de porter par trois fois bagages et canots pour rentrer ensuite dans l'immense lac d'Ours où nous craignons fort de nous égarer, à cause du grand nombre d'îles qu'il nous faut contourner au risque de perdre la direction ; notre guide n'a pas revu ces parages depuis bientôt trente ans ! On me dira peut-être : mais pourquoi vous engager ainsi dans un voyage si long avec un homme qui ne connaît point parfaitement la géographie du pays ? Étant obligé de partir à la hâte, j'ai pris ce que j'avais

de mieux sous la main. D'ailleurs, notre guide, Thomas Desjarlais, est un homme plein d'ardeur, prudent en même temps et possédant toutes les qualités d'un vrai voyageur.

Le soleil se couche et nous campons sur une légère éminence au pied de laquelle les eaux d'un petit rapide coulent avec un doux murmure, comme pour faire contraste à ceux que nous venons de laisser derrière nous. Le lendemain, quittant de bon matin notre couchette un peu dure, nous rencontrons, à peu de distance sur la rive droite, une grande roche bien connue de notre pilote. « Nous voilà, dit-il, dans le bon chemin, car voici la roche qui a traversé. » Ce rocher, d'une grosseur assez respectable, 9 pieds de haut et 60 pieds de circonférence, s'est détaché, paraît-il, de l'île voisine où l'on voit sa place vide. Roulant au bas de la montagne pour glisser ensuite sur la surface d'une glace épaisse, il est venu s'arrêter sur la rive opposée pour être là comme un jalon d'un nouveau genre.

Tandis que nous contemplons ce rocher phénoménal, une forte brise se lève. Dresser le mât et hisser notre voile sont l'affaire d'un instant, et vogue la galère jusqu'au moment où nous nous sentons entraînés vers le rapide des Harriers ; puis nous nous engageons dans le lac la Truite pour arriver bientôt aux rapides de ce nom. Ici les montagnes se dressent et les grandes eaux du fleuve s'écoulent entre deux collines abruptes avec une force prodigieuse et des mugissements épouvantables ; nous faisons un triple portage, et le lendemain nous quittons sans regret ces terribles rapides dont le fracas nous a presque empêchés de fermer l'œil.

Malheureusement nous tombons de Charybde en Scylla, car nous voilà dans le lac du Diable, et les rapides de ce nom qui nous attendent à l'autre bout sont pas-

sablement dangereux. « En avant, me dit le guide, les grandes eaux du fleuve s'écoulent par trois grands chenaux pleins de rapides et de chutes joliment fortes; si nous pouvons attraper le bon chemin, ajoute-t-il, nous sommes sauvés ; sans cela, nous serons pris. » Il s'agit, paraît-il, d'éviter les petits diables pour aller tomber près du rapide du grand diable, qui l'aurait cru ?... Nous arrivons bientôt, faut-il dire heureusement ? à la loge du grand diable, rocher abrupt noirci par les ans, qui ressemble assez exactement aux habitations portatives de nos sauvages.

Nous considérons en passant ce rocher curieux, qui se dresse au milieu des arbres de la forêt, à une hauteur d'environ 15 ou 20 pieds ; puis, continuant notre chemin, nous faisons un portage passablement long pour éviter des chutes terribles. Traversant ensuite le lac Loutre et le grand rapide de ce nom, remarquable par la puissance du courant, nous arrivons au pied de deux montagnes où les eaux du rapide se précipitent avec le fracas du tonnerre, sur une inclinaison d'environ 40 pieds. Sa voix puissante résonne encore à nos oreilles à une distance d'à peu près 14 milles, quand nous arrivons aux portes du fort Stanley. Ici, le missionnaire ne peut se défendre d'éprouver un grand serrement de cœur en voyant se dresser devant lui les murs d'un temple protestant. Fort heureusement, il est bâti sur une petite langue de sable surplombée par de grands rochers. Oh ! qu'il serait consolant de voir se dessiner là-haut le clocher d'une humble chapelle ! Vivons dans l'espérance qu'avec l'aide de Dieu des recrues nombreuses arriveront dans un temps assez prochain, et cette nouvelle génération réalisera des choses merveilleuses ; l'erreur reculera devant son élan généreux avec le secours du bon Dieu, qui ne fera jamais défaut.

Les circonstances nous font presque un devoir de visiter le révérend *secundum quod*, préposé à la garde du temple. Je le trouve en la compagnie d'une brunette qu'il rencontra un jour dans ces rochers, et à laquelle il a depuis donné son cœur! Depuis lors, il n'a plus le temps de s'occuper de ses ouailles, qui l'abandonneraient bien volontiers si un missionnaire était là pour leur ouvrir ses bras.

Sortons d'ici pour aller respirer un air plus pur, tout en continuant notre chemin. Nous allons rencontrer les rapides de l'Équerre, où ont péri jadis un maître d'école et son compagnon ; puis, laissant derrière nous le rapide de l'Ile, nous côtoyons un lac enchanteur couvert d'îles verdoyantes, dont les bords sont émaillés de fleurs. Tandis que notre canot vole sur les eaux, poussé par un vent favorable, nous pouvons contempler à loisir, sur notre droite, la cime des montagnes au sommet desquelles les rochers entassés nous apparaissent, ici, comme les clochetons d'une magnifique cathédrale majestueusement assise là-haut, ailleurs, comme de vieux monastères en ruines ou des forts démantelés.

Voici le rapide de la Chaudière, puis celui du Baril ; nous allons goûter de son eau bien inoffensive ; elle nous servira à faire notre thé pour le souper et le déjeuner. Passant ensuite au rapide de la Montagne qui va en pente, nous arrivons au portage de la Grenouille, nommé anciennement *portage du fort de Traite.* La place est déserte aujourd'hui, et des anciens magasins de la Compagnie de la baie d'Hudson, il ne reste que des ruines. Il peut se faire que nous y trouvions quelques lettres, car nous voilà sur le chemin de Prince-Albert au lac Caribou *via* Cumberland et lac Pélican. De fait, nous rencontrons une fourche en bois brut, surmontée d'une écorce de bouleau, dans laquelle nous avons

l'agréable surprise de trouver une charmante missive : elle nous apprend que le cher P. BONNALD est venu nous attendre ici, et ne voyant rien venir, il est reparti depuis avant-hier pour sa mission Sainte-Gertrude du lac Pélican.

Je regrette beaucoup de n'avoir pas eu la bonne fortune de rencontrer ce bon et dévoué missionnaire ; mais le temps presse et il faut se hâter, car nous sommes encore bien loin du lac Caribou où nous devons nous rendre au plus tôt.

Repartis vers midi, nous arrivons vers 6 heures au rapide géant de la Chaudière ; le courant est tellement fort que nous serions fatalement entraînés dans la chute, si nos gens n'avaient pas un poignet assez solide pour nous mener à terre et débarquer au portage. Du pied d'une cascade immense s'élève une fumée épaisse, dorée par les rayons du soleil couchant, qui empourpre les vagues et semble les revêtir comme d'un grand manteau de feu.

Nous voilà à la recherche de la grande rivière Caribou, dont l'embouchure se trouve à quelques milles d'ici ; mais la nuit vient un peu tôt couvrir la terre et l'onde de ses ombres épaisses, et nous campons sur une langue de terre qui s'avance au milieu d'un triangle de rapides.

Le lendemain, nous laissons bien volontiers le grand fleuve Churchill et nous nous engageons, vers 4 heures du matin, dans la rivière Caribou tant désirée.

Elle ressemble par son étendue à la grande Rivière aux Anglais, mais les eaux sont bien plus limpides. Il me semble qu'elles me parlent de nos généreux missionnaires qui sont là-haut, encore bien loin ; leur langage est pur et enchanteur.

Nous allons voguer sur ces eaux cristallines durant deux longues journées, pour traverser ensuite le grand lac Caribou.

Pour aujourd'hui, nous rencontrerons sur notre passage le rapide Caribou et le grand rapide de la Montagne, dont les mugissements ressemblent à ceux de la grande mer ; nous aurons ensuite pour couchette un charmant rocher battu par les vagues, que nous laisserons demain pour nous relancer de nouveau, si nous voulons arriver.

Nous voilà partis à l'aventure, à la recherche d'un rapide qui, d'après des souvenirs un peu rouillés, ne doit pas être loin d'ici. Un brouillard épais couvre les eaux ; le soleil, qui s'était montré un moment, finit par disparaître, voilé par la fumée épaisse d'un grand feu de forêt. Arrivés à une certaine distance, nous nous arrêtons ; toute conversation cesse et nous voilà tout oreilles pour percevoir le bruit du rapide... Soudain, du côté opposé à celui vers lequel nous nous dirigeons, nous arrive le grondement sourd d'une grande chute. On vire de bord et l'on force la marche. Hélas! nous arrivons à une rivière dont les eaux jaunâtres nous montrent que nous avons fait fausse route ; nous montons encore et nous voilà au pied d'une chute d'environ 15 à 20 pieds.

Nous rebroussons chemin, en quête d'une route, que nous retrouvons heureusement vers midi. Nous marchons jusqu'au soir, mais sans rencontrer le rapide qui doit nous remettre tout à fait sur la voie... Le voici, enfin, le grand rapide de la Terre blanche! Nous avons évité heureusement des tourniquets très dangereux, dans lesquels notre frêle canot se serait brisé inévitablement. D'un point culminant, nous contemplons les grandes eaux. Elles s'en vont battre avec furie un rocher inébranlable. De là, les vagues écumantes se précipitent en cascades, reculant devant le granit qu'elles fouettaient tantôt, puis, reprenant un nouvel élan, se précipitent avec rage des deux côtés du rocher qu'elles

n'ont pu entraîner dans leur course furibonde... Ma pensée s'envole tout naturellement vers cet autre rocher qui est Pierre, sur lequel reposent les assises de l'Église contre laquelle les orages et les flots ne prévaudront jamais, *Super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.*

Un soupir de satisfaction s'élève enfin de nos poitrines... Les eaux du grand lac Caribou s'étendent devant nous à perte de vue ; malheureusement, un grand vent debout nous empêche d'avancer ; la pluie seule ne nous aurait pas arrêtés. Elle nous fouette et nous baigne depuis le matin ; nous sommes passablement trempés déjà et il n'y a eu vraiment rien à craindre pour nos toilettes.

Mais voilà des tentes sur la rive opposée; bientôt nous voyons un canot venir à nous. Deux Indiens appartenant à la nation des Cris en descendent quelques minutes après, pour nous donner la main et nous inviter à nous rendre chez eux, ce que nous nous empressons de faire. J'entends dans ce camp une vingtaine de confessions et je procure la grâce du baptême à un petit enfant.

Le lendemain, j'offre le saint sacrifice de la messe et je distribue la sainte communion à une douzaine de personnes... Dans l'après-midi, le vent cesse de souffler et nous partons pour aller camper à une distance d'environ 9 milles, tout près d'une double tombe. Ici reposent les corps de deux pauvres traiteurs morts de froid et d'inanition tout près de leurs demeures, après avoir erré longtemps sur le lac Caribou. La soif de l'or les avait conduits jusqu'ici, et la mort les a frappés loin de leur pays et de leurs familles. Ah! si, pour un peu d'or, on peut ainsi braver la mort, que craindra maintenant le missionnaire dont la cause est si noble; que ne fera-t-il pas pour la conquête des âmes, *Domine, da mihi animas.*

Pour leur salut, nous marcherons et nous combattrons, *usque ad internecionem*, car alors la mort c'est la vie et une vie glorieuse. En attendant cet heureux jour où sonnera le signal du départ vers une patrie meilleure, continuons notre route vers la chère Mission Saint-Pierre. Depuis hier, nous avons un guide expérimenté, qui nous conduit avec une dextérité merveilleuse parmi ce labyrinthe d'îles semées sur le grand lac : les unes sont des vrais amoncellements de rochers nus et abrupts ; d'autres sont revêtues d'un grand manteau de verdure gracieusement chamarré de fleurs gracieuses et délicates, aux couleurs variées. Les oiseaux sautillent de branche en branche, et leurs chants donnent un cachet particulier de vie au magnifique panorama qui se déroule à nos regards; au fond des eaux limpides, nous considérons les poissons qui prennent leurs ébats; ils viennent parfois à fleur d'eau et, agitant leurs petites nageoires, suivent le sillage du canot... La forêt et les eaux font monter vers leur Créateur un chant commun de reconnaissance... Nous nous joignons à ces créatures innocentes pour élever nos cœurs vers le ciel, et offrir au Seigneur tout-puissant un cantique d'actions de grâces.

Notre canot continue de glisser rapidement sur les eaux du grand lac ; bientôt nous laissons derrière nous la Pointe brûlée, et après un trajet assez considérable, nous nous apprêtons à camper. Le ciel est sans nuages et des myriades d'étoiles scintillent au firmament. *Cœli enarrant gloriam Dei et opera manuum ejus annuntiat firmamentum.*

Ah ! si l'envers des cieux est si resplendissant,
Comme l'endroit des cieux doit être ravissant !
Et si nous soupirons, rien qu'à l'envers des cieux,
Combien nous aimerons l'autre côté des cieux !!!

Sur le matin, deux charmants oiseaux viennent nous apporter un gracieux *Benedicamus*, et nous voilà debout reprenant notre course vers la Mission désirée... Le vent souffle avec assez de force, mais nous avançons quand même, malgré les vagues qui se dressent devant nous et les lames qui déferlent avec fureur contre notre nacelle. Nous sommes gardés par Marie, étoile des mers, dont le nom béni est inscrit à la proue...

A la nuit tombante, nous arrivons à la pointe du Porc-Épic, où nous rencontrons un camp de Cris. Ils viennent nous saluer. Je fais un baptême, et nous repartons après avoir pris un peu de nourriture ; les ombres de la nuit sont venues nous envelopper ; notre embarcation se soulève sous les vigoureux coups d'aviron, qui lui impriment une impulsion puissante. Demain, espérons-le, nous aurons le bonheur de saluer nos chers missionnaires des avant-postes. Au lever de l'aurore, je relis, pour la trentième fois peut-être, ma feuille de route...

Est-ce un rêve? Quoi donc? Moi ici, à la place de Votre Grandeur.... A cette pensée, mes yeux se baignent de larmes et je sens plus que jamais la pesanteur du fardeau trop honorable dont mes faibles épaules ont été chargées. Que nos bons missionnaires seront douloureusement surpris! Quelle croix leur arrive, et ils n'en savent rien! Rempli de la plus vive émotion et d'une main tremblante, je trace quelques lignes à l'adresse du cher P. Gasté pour lui annoncer que notre commun Père ne viendra pas. Il est là-bas, bien loin, cloué sur un lit de douleur. A ce moment, ma pensée se reporte pour la centième fois vers Votre Grandeur pour implorer une dernière bénédiction, tandis que ma prière monte vers le ciel et demande au Seigneur de vous rendre la santé.

Daigne le bon Dieu prolonger la vie de Votre Pater-

nité aux dépens même de la mienne! *Ad multos et multissimos annos!*

Mais voilà un point blanc qui se montre à l'horizon; il grandit, grandit encore. C'est la Mission Saint-Pierre, qui nous apparaît comme une vision délicieuse; le clocher svelte de la grande chapelle se dresse dans les airs, surmonté d'une croix qui domine tous les environs. Oh! qu'il fait bon rencontrer dans ces régions lointaines le signe de notre Rédemption... *O Crux, ave, spes unica.*

Un canot nous a déjà devancés afin que la surprise ne soit pas trop forte pour notre cher vétéran de l'apostolat et ses bien-aimés compagnons. Sortant alors d'une anse de sable où nous avions fait halte pour quelque temps, nous atteignons bientôt le rivage sous une pluie battante, qui n'empêche point notre bon P. Gasté de se trouver au débarcadère avec M. G. Deschambeault, officier de la Compagnie d'Hudson, et un assez grand nombre de sauvages. Nous donnons de tout cœur une accolade toute fraternelle au vénérable directeur de la Mission, un salut et une poignée de main à l'officier, répondant ensuite aux « ninla wastun » chaleureux qui nous arrivent de tous côtés.

Notre bon P. Ancel et le cher F. Schmitt manquent à l'appel, mais ce n'est point par paresse, loin de là; leur zèle, au contraire, les a fait se porter en avant du canot si impatiemment attendu depuis un mois bientôt. Nous avons dû nous croiser quelque part pendant la nuit; le plaisir de les saluer nous est donc réservé pour demain. En attendant, nous nous réjouissons en la douce compagnie du si aimable P. Gasté, que nous sommes heureux de revoir et de saluer pour la seconde fois, à seize ans d'intervalle. Les Missions Saint-Pierre, du lac Caribou et Saint-Jean-Baptiste, de l'Ile-à-la-Crosse, vont devenir, plusque jamais, des Missions sœurs.

La Mission Saint-Pierre se trouve gracieusement assise à l'extrémité nord-est du grand lac Caribou, dans une baie délicieuse dont les flots ne sont jamais soulevés par la tempête. C'est un refuge et un port assuré contre l'orage. Deux petites îles charmantes, qui surgissent de l'eau tout près du rivage, sont là comme deux belles corbeilles de verdure pour encadrer la résidence du missionnaire.

La petite chapelle est vraiment gentille, et son maître-autel, éclairé par deux magnifiques vitraux, est un vrai bijou. En haut de l'autel, la statue de saint Pierre, patron de la Mission ; sur les côtés de l'autel, deux beaux anges adorateurs ; les charmantes statues de la Vierge immaculée de son chaste époux se dressent sur deux petites niches bien mignonnes surmontant les autels latéraux.

La maison des missionnaires, assise à l'ombre du clocher, est très confortable. Bref, beauté du site, charmes de la famille, rien ne manque. Aussi les heures s'écoulent trop vite, car voilà déjà la nuit.

Le lendemain, après le saint sacrifice de la messe auquel nos braves Indiens assistent en très grand nombre, nous nous entretenons longuement avec ces bons sauvages, ce qui me fournit l'occasion d'admirer la bonté et la patience extraordinaire du bon P. Gasté. Un rapport particulier portera à la connaissance de Votre Grandeur leurs desiderata.

Midi sonnant, nous avons le plaisir de serrer dans nos bras notre cher P. Ancel et le bon F. Schmitt. Tandis que nous prenons nos agapes en nous communiquant les nouvelles de part et d'autre, un sauvage fait irruption dans la salle en prononçant ces paroles terrifiantes : « Une jeune fille s'est noyée. » Debout ! et nous sortons en toute hâte.

Du seuil de la porte, nous voyons des canots appro-

cher du rivage, nous entendons des cris de douleur et des clameurs qui s'élèvent des embarcations et qui ont leur écho dans le camp tout entier. Cela nous brise le cœur. Pendant que le bon P. GASTÉ s'en va consoler les parents, nous cherchons, le R. P. ANCEL et moi, des hommes de bonne volonté pour porter secours à la pauvre enfant, s'il en est temps encore. Plusieurs canotiers partent et le révérend Père les accompagne. Je me dirige alors vers le camp pour visiter la famille infortunée ; la mère, toute en larmes, est assez résignée, mais le père est inconsolable, il pleure, se roule et se tord sous l'étreinte de la douleur. Quelle scène pénible et indescriptible ! On finit, Dieu aidant, par le consoler un peu ; mais il retombe dans ses spasmes quand on lui annonce que le corps de son enfant n'a pas été retrouvé. L'aurore du dimanche se lève enfin, mais un grand voile de deuil plane au-dessus de nous. Ce triste accident nous rappelle la fin tragique du bon et dévoué F. GAGNON, qui a péri, lui aussi, il y a quelques années, dans les eaux du grand lac. Nous avons déjà prié et pleuré sur la tombe de ce Frère généreux enlevé trop tôt, hélas ! à une Mission où il avait déjà fait tant de bien, *Consommatus in brevi, explevit tempora multa, placita enim erat Deo anima illius.*

Mais rentrons dans la chapelle, où, tout en priant avec les gens qui sont réunis, aux intentions de la pauvre enfant, nous n'oublierons pas l'âme de notre cher et dévoué défunt.

La messe est chantée avec une grande solennité. Le cher P. ANCEL fait courir ses doigts d'artiste sur le clavier et tire de l'harmonium des sons harmonieux et ravissants pour accompagner les solos gracieux du bon P. GASTÉ et de notre cher F. SCHMITT auxquels font écho le chœur puissant des Montagnais ; vingt petits enfants

s'approchent de la sainte table avec une très grande piété, afin de recevoir leur Dieu et leur Sauveur pour la première fois; trente personnes reçoiventle sacrement de confirmation. Dans l'après-midi, vêpres et salut solennel.

Le *parlement* continue avec nos Indiens ; ces grands enfants posent, quelquefois en ma présence, des questions assez curieuses auxquelles je ne réponds pas toujours... Quand ils veulent interroger une personne qui leur est supérieure, ils ne s'adressent pas à elle, mais à une tierce personne, assez haut, toutefois, pour être entendus ; quand la question est délicate, et qu'on préfère ne pas répondre, on fait semblant de ne pas entendre ou de ne point comprendre... C'est très commode, et nul ne s'en formalisera ; c'est ce qu'on a coutume d'appeler *se ménager en paroles.*

Le corps de la pauvre défunte est enfin retrouvé. Nous nous rendons sur les bords du lac auprès du cadavre pour consoler les pauvres parents. Le lendemain nous le conduisons, au milieu d'une assistanee nombreuse, à sa dernière demeure. La visite, commencée dimanche, se continue pendant trois jours au milieu du va-et-vient de nos chers Indiens qui ne nous laissent pas de repos, surtout au P. GASTÉ. On voit qu'il est leur Père et qu'ils sont ses enfants.

Le mercredi arrivé, nous quittons à regret, vers 7 heures du soir, la chère Mission Saint-Pierre, disant un dernier adieu au bon et dévoué P. GASTÉ, pilier vivant de cette charmante résidence. Ce vénérable missionnaire est ici depuis plus de trente ans. S'il était permis de louer les hommes pendant leur vie, que de choses édifiantes ne pourrait-on pas dire ? Je dois à ces bons et dévoués missionnaires un grand merci du cœur pour l'accueil gracieux et plus que fraternel qu'ils ont bien voulu faire à ma pauvre personne... Le cher P. ANCEL et le bon

F. SCHMITT nous accompagnent jusqu'à une petite distance de la Mission où nous campons, pour nous séparer le lendemain de corps, mais non d'esprit : *Non sejungit distancia quos Christi nectit amor.*

Reprenant le chemin de l'Ile-à-la-Crosse, où il nous tarde d'être de retour, nous faisons force de rames, et après quatorze jours de marche forcée, nous voilà presque aux portes de la Mission. Là, nous apprenons qu'une de nos bonnes religieuses est mourante; nous nous pressons, malgré la pluie et le vent, et nous sommes de retour à notre chère Mission après quarante jours d'absence.

Avec quel bonheur je donne une accolade toute fraternelle au cher P. JOUAN qui a dirigé la barque avec la dextérité d'un vieux pilote, et à nos bons Frères toujours bien dévoués, que nous sommes heureux de revoir.

Le bon Dieu a eu pitié de nous; notre pauvre malade est maintenant en convalescence; les prières de Votre Grandeur venant fortifier les nôtres, lui rendront la santé, espérons-le. Cette bonne sœur, entourée de soins assidus, se distrait maintenant en la compagnie d'un charmant petit oiseau qui a certainement droit à quelques lignes à la fin de ce rapport; ce petit serin semble être descendu du Ciel au plus fort de l'épreuve, pour égayer la pauvre malade et ses compagnes. Dans les plis de ses petites ailes d'or, il apportait la santé à la chère infirme; depuis lors il ne la quitte plus. Il aime à becqueter dans ses mains un petit morceau de sucre ou autre friandise, pour voler ensuite dans la salle d'une persienne à l'autre; c'est de bon augure.

Daigne Votre Grandeur accepter ce trop long rapport écrit dans l'intention de lui être agréable, et bénir le plus indigne de ses enfants avec les œuvres qui lui sont confiées.

RAPET, O. M. I.